

Cœur de Rose et Fleur de Sang

Gaëtane de Montreuil

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Aux temps lointains où l'Angleterre disputait à la France ses conquêtes en Amérique, les deux nations rivales s'étaient fait des alliés parmi les indigènes. Et quoiqu'il fût assez téméraire de compter sur la loyauté de ces peuples sans culture, réfractaires à toute idée de discipline, il est remarquable que les Français surent se créer chez eux des amitiés qui durèrent tout le temps de leur domination en ce pays.

Depuis la venue de Champlain, dont le caractère extraordinaire et la hardiesse téméraire avaient laissé parmi elles une impression ineffaçable, certaines nations sauvages avaient voué aux Français une admiration profonde, qui se traduisit toujours par la fidélité de leur dévouement. Et l'on voit dans l'histoire de notre pays que les Indiens se firent un point d'honneur d'accompagner les Français dans leurs expéditions contre les Anglais.

Mais il arriva aussi que, poussées par la perspective d'un pillage profitable, plus peut-être que par la haine, certaines tribus firent, isolément, des incursions dans la Nouvelle-Angleterre, où elles tuaient sans merci et faisaient de nombreux prisonniers, qu'elles rançonnaient lourdement ou revendaient comme esclaves.

Pendant plus d'un demi siècle, les habitants de la Nouvelle-Angleterre vécurent dans de continuelles alarmes. Ce fut pour mettre fin à ces alertes répétées que le major Rogers, en 1754, dirigea une expédition contre les Abénaquis établis sur les bords de

la rivière Saint-François. Il pilla l'église et le village, y alluma l'incendie et s'en retourna sans avoir rencontré de résistance, les guerriers étant partis pour la chasse.

Le village de Dover, dans le New-Hampshire, offrait l'aspect pittoresque et simpliste de la plupart des hameaux américains, au commencement du XVIII siècle. Il n'avait qu'une seule rue, assez large, bordée de chaque côté de maisonnettes de bois, presque toutes entourées d'un jardinet, et d'allure uniformément modeste, ce qui donnait immédiatement l'impression que la pauvreté était également répartie dans cette population besogneuse. À l'une de ses extrémités, la rue unique était traversée par un gros ruisseau, qui semblait marquer la limite du village, car, au delà, on n'apercevait que la maison du meunier et son moulin, dont les ailes blanches, étendues au vent, faisaient de ce coin de campagne rustique un tableau de pittoresque beauté. En deçà du ruisseau, une humble construction se distinguait de ses voisines par son architecture. C'était l'église, pauvre temple sans luxe, où les habitants venaient, chaque dimanche, entendre les prédications de M. Asborn, un huguenot, qui était devenu leur pasteur.

Celui-ci habitait une petite maison, à côté de son église, avec sa femme et ses deux enfants, une fillette de deux ans et un garçonnet de quatre ans.

Ce brave homme vivait médiocrement de son ministère ; mais il avait des goûts modestes, et son ambition ne dépassait point les bornes du bonheur facile qu'il avait dans l'accomplissement de ses devoirs et l'amour de sa famille. C'était un sage, qui avait, de bonne heure, assigné des limites à ses rêves. Dans le royaume des choses matérielles, il s'était taillé un domaine restreint, et satisfait de sa félicité présente, il attendait patiemment que la Pro-

vidence se chargeât de ses jouissances futures. M. Asborn n'anticipait rien, il était heureux au jour le jour, distribuant avec une parfaite insouciance et une égale bonhomie sa confiance aux gens et aux bêtes.

Cet homme irréprochable ne voyait que le bien dans les âmes et dans les êtres. Le mal était si étranger à sa pensée, qu'il ne pouvait le concevoir que comme une chose lointaine et exceptionnelle. Cela fit que, dans un temps où toute la Nouvelle-Angleterre était continuellement inquiète, à cause des fréquentes incursions des Sauvages du Canada, M. Asborn et toute sa congrégation, influencée par son exemple, dormaient dans une parfaite tranquillité.

M Asborn partageait en tout les vues de son mari, et le ménage était parfaitement heureux.

M. Bonnell, le meunier, voisin du confiant ministre, mais qui ne possédait point son optimisme, dirigeait un négoce qui l'appelait quelquefois à Boston. Il en était revenu avec de mauvaises nouvelles.

Un traiteur, qu'il avait rencontré à la ville, lui avait appris que les Abénaquis de la rivière Saint-François avaient mystérieusement quitté leur campement et se dirigeaient vers la frontière américaine. On pouvait redouter de les voir surgir dans la Nouvelle-Angleterre, où l'on savait bien qu'ils ne venaient point en amis. C'était donc avec ce poids lourd d'une appréhension au cœur que M. Bonnell revenait vers sa maison, cet après-midi de septembre.

Une chaude journée de septembre, une de ces journées trop chaudes pour la saison, mais que l'on aime particulièrement,

parce qu'elles prolongent l'été et nous donnent l'illusion d'un refoulement des saisons, qui plaît à notre esprit ami d'irrégularité et d'inaccoutumance.

Le soleil couchant jetait sur la nature un resplendissement d'apothéose et laissait traîner dans l'atmosphère une alanguissante tiédeur qui faisait rêver d'éternel farniente.

M Bonnell était assise avec sa voisine, M Asborn, auprès de la maison de celle-ci et les deux femmes causaient, tout en surveillant les ébats des enfants. Elles étaient cousines au premier degré et se ressemblaient beaucoup. Leurs fillettes paraissaient destinées à perpétuer ce trait de famille. Les petites étaient également blondes et délicates, elles avaient des cheveux dorés et des yeux bleus. Leurs mamans s'enorgueillissaient de ce qu'on les prît, parfois, pour des sœurs jumelles.

M. Asborn, qui travaillait dans le jardin, venait de remiser ses outils et de rejoindre les dames, lorsqu'il aperçut son voisin, Bonnell, qui se hâtait sur la route :

« Voici votre mari, dit-il à M Bonnell, je vais au devant de lui, si vous le permettez, » ajouta-t-il, en affectant un air de docilité exagérée. — « Allez », répondit l'aimable femme, « mais à condition de ne pas le retenir en chemin pour parler de ces éternelles affaires, dont les hommes ont toujours la tête pleine. »

M. Asborn se contenta de faire de la main un geste de protestation, tout en s'éloignant.

Mais, dès qu'il eût rejoint son mari, M Bonnell vit avec dépit les deux hommes s'arrêter et parler avec des gestes qui trahissaient beaucoup d'excitation.

— « Vous avez bien fait de venir au devant de moi, disait Bonnell, car j'ai à vous conter des choses que les femmes ne doivent pas entendre.

J'ai appris, à Boston, que les Sauvages du Canada sont en marche vers la frontière. Nous devons être sur nos gardes, car on ne sait jamais de quel côté ces monstres dirigeront leurs coups. Si vous voulez m'en croire, nous irons, ce soir même, avertir les habitants du hameau de se tenir prêts à une attaque. Par ce temps de terreur, pas une maison ne devrait être sans arme. »

— « Bah ! répondit l'indolent pasteur, est-il bien opportun de jeter la consternation et la panique dans cette paisible population, sans être absolument certain de la nécessité d'une telle démarche. »

— « Il est plus facile de prévenir que de guérir, » répliqua sentencieusement M. Bonnell. « Moquez-vous de moi, si je vous parais ridicule, Asborn, mais j'ai le pressentiment de quelque catastrophe ; depuis le matin, j'éprouve une lourdeur au cœur et, par tout mon être, ce malaise inexplicable, qui a toujours été pour moi l'avertissement mystérieux de quelque malheur. Le danger n'est pas immédiat, je l'espère, mais il existe, cependant, il existe, lointain, peut-être, mais certain. »

— « Eh bien ! je m'en rapporte à votre sagesse ; votre prévoyance n'est pas superflue et je veux partager avec vous la tâche de mettre les habitants sur leurs gardes. »

— « Je vais embrasser ma femme, puis nous allons, chacun de son côté, répandre la mauvaise nouvelle. »

Ils revinrent vers ces dames, qui les reçurent en reprochant doucement au voyageur d'avoir différé tout un long quart d'heure le plaisir de le revoir. Mais quand leurs maris annoncèrent l'intention de les quitter immédiatement pour courir à des affaires impérieuses, qu'ils refusaient de leur divulguer, elles firent sérieusement mine de se fâcher et poussèrent de véritables cris de détresse.

Pourtant, comme ils promettaient de revenir sans faute pour le dîner, que l'on prenait toujours à huit heures, elles se résignèrent au mystère de cette démarche et rentrèrent, chacune chez soi, pour préparer le repas du soir.

Mais Asborn et Bonnell n'avaient pas atteint l'extrémité de la rue, qu'un long cri de terreur passa sur le village tout entier : « Les Sauvages ! les Sauvages ! » Et de tous les coins d'ombre sortaient des faces hideuses, de tous les bosquets surgissaient des bras armés du redoutable tomahawk. Les habitants, affolés, s'élançaient de leurs maisons, que les Indiens envahissaient déjà, où s'y barricadaient, sans se préoccuper du sort de ceux qui restaient à l'extérieur.

L'attaque avait été si rapide et si sournoisement préparée, que personne n'avait deviné la présence des Sauvages tapis partout dans la brousse. M Bonnell, en voulant fuir avec sa fillette, reçut en plein visage un coup de hache, qui l'étendit morte sur le seuil de sa maison. L'assassin prit l'enfant des bras de sa mère et l'emporta.

M. Asborn, qui avait échappé au massacre comme par miracle, en se traînant sur le ventre sans être vu des assaillants, trouva sa femme étendue dans le jardin ; ses enfants étaient disparus. Mais

la terreur, qui avait terrassé la malheureuse mère, lui avait aussi sauvé la vie. Les Sauvages, la croyant morte, ne s'en étaient plus occupés et s'étaient contentés de voler les enfants.

Quant à Bonnell, il ne connut jamais l'étendue de son malheur, car on le retrouva au bord du chemin, la tête fracassée d'un coup de tomahawk.

On fut lent à se remettre d'un tel malheur, dans le paisible village. Cependant, le hameau reprit, peu à peu, son apparente tranquillité. Mais il y avait des deuils dans tous les cœurs, et les années passèrent sur ces douleurs, sans les atténuer.

M Asborn et son mari vivaient dans un continuel tourment d'ignorer le sort de leurs enfants. Et ce ne fut qu'après de longs mois de cette épouvantable torture, qu'ils apprirent, enfin, que les petits avaient été emmenés dans la bourgade de Saint-François, et que leurs capteurs en voulaient une forte rançon ou les revendraient, plus tard, comme esclaves.

Étant sans fortune, ce père et cette mère éplorés ne pouvaient traiter immédiatement avec les Sauvages et durent solliciter l'assistance du gouvernement. Mais il faut croire que les gouvernements de cette époque avaient la lenteur majestueuse de ceux de nos jours, car les enfants volés grandirent loin de leurs parents, qui pourtant, ne cessèrent de s'occuper d'eux et de les réclamer. Ce ne fut qu'après quatorze ans de sacrifices qu'ils purent les racheter.

Àleur arrivée dans la bourgade abénaquise, les enfants, selon la coutume, furent baptisés de noms indiens. Willie Asborn se nomma désormais Le Destin ; l'une des fillettes, Cœur de Rose, et l'autre, Fleur de Sang.

Arrachés si jeunes à leur famille et élevés à la mode indigène, ces pauvrets s'assimilèrent si bien les mœurs et les coutumes des Sauvages, qu'à seize ans Cœur de Rose et Fleur de Sang ne se distinguaient des filles abénaquises que par la blancheur de leur peau et leurs cheveux dorés. Quant à Le Destin, il était devenu, à dix-huit ans, un jeune homme habile à tous les jeux en honneur dans la nation, et son père adoptif en était aussi fier que si le même sang eut coulé dans leurs veines.

Mais un Jésuite, établi dans la nation, s'était efforcé de conserver aux jeunes prisonniers leur langue maternelle.

Willie Asborn avait été donné à un chef qui avait une fille mais pas de fils. Ce chef s'appelait Le Brochet et sa fille, La Brise. Elle était bien nommée, car son caractère impétueux était variable comme le vent.

La Brise avait, dès le début, voué à son frère d'adoption une tendresse véhémente qui, à seize ans, n'avait plus rien de fraternel.

Le Destin semblait ignorer l'ardente dévotion de la jeune Indienne et, depuis toujours, son cœur était à Fleur de Sang, qui répondait sans mystère à son affection.

L'amour innocent des jeunes amants s'épanouissait au grand jour, comme les fleurs de la prairie, et La Brise dut subir quotidiennement l'horrible tourment de voir celui qu'elle aimait faire, sous ses yeux, sa cour à une rivale. Elle sut cacher son dépit et garder pour elle seule le secret de son désenchantement, mais dans la sombre profondeur de sa souffrance insoupçonnée, son âme se gangrena et rêva sourdement de vengeance.

Juin resplendissait dans la beauté vierge des forêts canadiennes ; la nature, dans une débauche de richesse, étalait à profusion ses frondaisons luxuriantes ; le soleil jetait partout sa rutilance d'or et mettait dans les cœurs des aspirations inaccoutumées de félicités inconnues et de rêves éternels.

Fleur de Sang, Cœur de Rose et Le Destin étaient assis sur la grève, à l'ombre d'un bosquet :

— « La Robe Noire viendra bientôt dans la tribu, » dit Le Destin, en prenant entre ses doigts les longues nattes blondes de Fleur de Sang.

— « Et Le Destin réclamera l'accomplissement de ma promesse, » répondit ingénument la jeune fille.

— « La Fleur de Sang regretterait-elle cette promesse ? » interrogea son compagnon, avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

« Ah non, » reprit-elle, « mon frère sait bien que mon cœur est à lui seul et pour toujours. Quand La Robe noire viendra, j'entrerai sans regret dans ton wigwam. »

Àce moment les branches craquèrent derrière eux et La Brise apparut.

— « Mon frère a l'air bien heureux », dit tristement l'indienne, en remarquant l'expression de bonheur qui illuminait le visage du jeune homme.

— « Comment ne serais-je pas heureux », répondit celui-ci, « Fleur de Sang vient de me promettre d'être ma femme, à la première visite de La Robe Noire dans cette bourgade. »

Àcet aveu, La Brise sentit bouillonner au fond de son âme tout ce qu'elle y avait refoulé de dépit, de rancœur et de fierté humiliée.

Par un effort de sa volonté, elle dissimula la rage qui agitait ses nerfs et faisait trembler sa voix : « Puisse La Fleur de Sang donner à mon frère tout le bonheur qu'il a le droit d'attendre de la vie, » répondit-elle, sans regarder les jeunes fiancés, qui se tenaient la main, pendant l'expression de ce vœu hypocrite et mensonger.

La Brise ajouta : « Les noces de mon frère seront tristes, car Le Brochet, notre père, est bien malade. »

— « Le Brochet guérira, » répondit Le Destin, sans conviction, pour la consoler, car il venait d'apercevoir la farouche expression de désespoir, qui rendait plus sombres encore ses yeux sombres.

Et, pris de pitié, il ajouta : « Allons voir Le Brochet, peut être est-il possible de le soulager. »

— « Peut-être, » répéta la jeune Indienne. « Ce soir, quand l'astre-dieu descendra derrière les grands arbres, le Docteur de la nation viendra voir mon père et invoquer pour lui les manitous guérisseurs. »

Suivi des trois jeunes filles, Le Destin se dirigea vers la cabane où gisait Le Brochet, qu'il trouva rongé par une fièvre ardente, dont il ne pouvait comprendre la cause.

Courant à la rivière chercher de l'eau fraîche, le jeune homme s'efforça, sans aucun succès, à soulager le malade.

Il sortait de la cabane un peu découragé, lorsqu'il entendit des clameurs à l'extrémité du village et se dirigea de ce côté, pour voir ce dont il s'agissait.

Il éprouva une grande joie, en constatant que les cris étaient un salut de bienvenue à un Père Jésuite, qui arrivait plus tôt qu'il n'était attendu.

Le Destin courut au devant de lui et le missionnaire, qui le connaissait, lui mettant la main sur la tête, lui dit paternellement : « Bénissez Dieu, mon fils, car j'apporte pour vous une nouvelle qui remplira votre cœur de félicité. »

Étonné, il demanda avec empressement : « Quelle est donc cette nouvelle, mon Père ? et puis-je éprouver un bonheur plus grand que celui que m'apporte votre seule présence dans cette bourgade ? »

— « Mon fils, » reprit le missionnaire, « je précède ici, de quelques heures, les délégués du New-Hampshire, qui viennent traiter de la rançon des prisonniers, et parmi eux se trouve votre père. Il n'a pas voulu attendre pour embrasser son fils et sa fille. Vous le verrez bientôt. »

— « Sa fille ! » répéta le jeune homme avec consternation, « ai-je donc une sœur ici ? » Et se cachant le visage de ses deux mains, il cria presque avec effroi :

« Ô Ciel ! permettrais-tu qu'un tel malheur fût possible ? »

Puis, se jetant dans les bras du Jésuite, il pleura.

— « Mais, qu'avez-vous donc ? » demanda le pauvre religieux avec bonté : « la joie de retrouver votre famille vous émeut-elle à

ce point de vous faire délirer ? Expliquez-moi cette exclamation. Seriez-vous jaloux de l'amour de votre père et l'idée de le partager avec une sœur vous rend-elle malheureux ? Éloignez une pensée si peu généreuse, si elle est entrée dans votre esprit. »

— « Le Ciel me garde d'une telle infamie, » répliqua Le Destin, en relevant son beau front, comme pour en faire admirer toute la noblesse. « Mais je vous en prie, mon Père, mettez immédiatement un terme à mon angoisse, en me disant laquelle des jeunes filles blanches de cette nation est ma sœur. »

— « Je n'en sais rien, » répliqua le missionnaire, en proie à une subite inquiétude ; « mais votre père, sans doute, saura reconnaître son enfant. Le cœur d'un père ne saurait s'y tromper. »

— « Ô ! mon Père, j'aime depuis l'enfance l'une de ces jeunes filles, et, ce matin même, nous nous sommes promis de nous épouser à votre première visite dans cette bourgade. Vous comprenez, maintenant, pourquoi le bonheur de retrouver mon père est assombri pour moi d'un doute horrible. »

— « Dieu est bon, mon fils, il vous consolera, si votre cœur s'est trompé » ajouta le religieux avec douceur. « Et puis, qui sait si vous n'avez pas pris pour un amour sérieux ce qui n'était que la voix du sang. À votre âge, on oublie et l'on se console, mon enfant ; la vie que vous aurez désormais sera si différente de celle que vous avez menée jusqu'ici. Il vous faudra apprendre beaucoup de choses pour occuper dignement une place dans cette civilisation qui vous réclame. Et, peut-être rirez-vous, un jour, du sentiment qui vous bouleverse aujourd'hui. Le cœur de l'homme est variable et ses affections sont parfois de courte durée. »

— « Ah ! mon Père, ne dites pas de si horribles choses ; si la civilisation a de ces laideurs, j'aimerais mieux y renoncer pour toujours et vivre à jamais mes illusions, seul avec mon amour, dans la poésie de cette forêt. »

— « Mon enfant, » dit le Missionnaire, avec sévérité, « songez que vous avez une mère, qui vous attend depuis quatorze ans, et qui, en ce moment, compte les minutes qui la séparent encore de son fils. »

— « Ma mère, Fleur de Sang, » soupira le jeune homme, comme pesant dans sa pensée les deux affections qui se partageaient son âme. Il répéta : « Ma mère » et de grosses larmes coulèrent sur son visage.

— « Dieu soit loué, la voix du sang parle en votre cœur, » dit le Missionnaire, en pressant le jeune homme dans ses bras.

Après cela, La Robe Noire dut subir les politesses habituelles des Sauvages, puis l'on se prépara à la venue des délégués annoncés.

Ils arrivèrent bientôt, accompagnés de quelques indigènes et d'un interprète, et prirent place au milieu de l'assemblée hâtivement préparée en leur honneur.

M. Asborn, si impatient qu'il fût d'embrasser ses enfants, dut se résigner au lent cérémonial des indigènes. Ce ne fut qu'après avoir entendu de longs et vains discours, fumé le calumet de la paix, discuté le prix de la rançon et en avoir dûment déposé le prix devant le chef de l'assemblée, qu'on lui amena son fils ainsi que Fleur de Sang et Cœur de Rose, en lui disant… « Prends celle qui est ta fille. »

Le père, horrifié, pâlit ; il n'avait point prévu cet épouvantable dilemme. Il regardait tour à tour les deux jeunes filles, incapable de reconnaître son enfant.

Cœur de Rose et Fleur de Sang, intimidées, attendaient que cet homme qui se disait leur père ouvrît ses bras à l'une d'elles. Énervées par cette indécision troublante, elles s'enlacèrent soudain et se mirent à pleurer.

M. Asborn, se tournant alors vers son fils, l'attira sur sa poitrine et dit avec confiance : « Toi, mon enfant, dis-moi laquelle est ta sœur ? »

Et Le Destin baissant subitement la tête, répondit tristement : « Hélas, c'est le plus grand tourment de ma vie de l'ignorer ».

Les Sauvages commençaient à s'amuser cruellement de cette situation pénible.

Le père éploré fit demander s'il n'était personne dans la tribu qui pût éclairer ce mystère.

Et pour prouver sa bonne foi, le chef répondit : « Le Brochet le pourrait, sans doute, car c'est lui qui a amené ces prisonniers dans la nation, mais il est malade et incapable d'assister à l'assemblée. »

Àcette révélation, le fils de M. Asborn sortit en courant et se dirigea vers la hutte où Le Brochet se mourait.

En entrant, il aperçut le Père Jésuite, que La Brise avait amené auprès du malade.

Elle, accroupie à côté de son père, gardait une immobilité morne et recueillie, qui la faisait ressembler à une statue de l'in-

différence ; mais cette douleur sans larmes avait quelque chose de dramatique et d'inquiétant, dans une âme exaltée.

En entendant entrer son frère adoptif, cependant, elle tourna vers lui son visage, où le chagrin avait mis une empreinte douloureuse et tragique. Sans faire attention à la jeune fille, Le Destin se jeta à genoux auprès du grabat de Le Brochet et se penchant à son oreille, il dit presque bas : « Le Brochet veut-il donner, à celui qu'il a aimé comme son fils, une preuve suprême d'affection ?... Qu'il dise le nom de ma sœur. »

Reconnaissant sa voix, le mourant ouvrit les yeux et ses lèvres remuèrent.

Àce moment, un éclair de haine féroce passa dans les prunelles de la Sauvagesse et, prompte comme la foudre, elle posa lourdement sa main sur la bouche du moribond, en criant avec rage : « Ne parle pas, ne parle pas, je ne veux point. Le Destin a ravagé le rêve de ma vie, il a dédaigné l'amour de ta fille, et quand tu vas mourir et la laisser seule avec sa douleur, c'est à toi qu'il ose demander d'assurer son bonheur, en dissipant le doute douloureux qui afflige sa pensée. Tu ne parleras pas », répétait-elle avec rage. Et, cruellement, elle tenait sa main pressée sur la bouche de Le Brochet.

L'instant qui suivit fut horrible. Le mourant, suffoqué, les yeux agrandis par l'épouvante, se tordit sur sa couche, dans un suprême effort pour se dégager. Tous ses muscles se contractèrent, puis se détendirent, un dernier frisson agita sa chair puis il resta inerte, le regard fixe et accusateur. Le mouvement de La Brise avait été si rapide, que ni Le Destin ni le Père Jésuite n'avaient eu le temps de le prévoir ou de l'empêcher. Ils réus-

sirent à briser l'étreinte de la jalouse enfant, mais il était trop tard : Le Brochet ne pouvait plus livrer son secret.

Et ce fut pour porter cette nouvelle de mort que Willie Asborn retourna vers son père.

Celui-ci fut atterré ; ayant donné au chef tout ce qu'il possédait, il essaya vainement de faire consentir les Sauvages à délivrer les trois prisonniers pour cette petite fortune. Trop avisés, ils refusèrent, espérant des négociations plus fructueuses dans l'avenir.

Le pauvre père se tournant alors vers son fils, lui demanda avec angoisse : « Que faire ? mon Dieu, que faire ? »

Et sans hésiter, le brave enfant répondit : « Emmenez-les toutes les deux, moi je resterai jusqu'à ce que vous soyez en état de racheter ma liberté. Il serait trop cruel de séparer Cœur de Rose et Fleur de Sang, qui s'aiment comme de tendres sœurs, et moi, je ne saurais être heureux en abandonnant l'une ou l'autre ici. »

M. Asborn souffrait horriblement ; son fils le comprit : « Mon plus doux souvenir sera, lui dit-il, d'avoir embrassé mon père et ma plus chère espérance, de revoir ma mère. »

Enfin, l'assemblée accepta cet arrangement et M. Asborn se disposa à partir avec les deux jeunes filles.

Mais en apprenant que son fiancé ne serait point du voyage, Fleur de Sang refusa obstinément de s'en aller. Rien ne put la décider, ni les exhortations du Père Jésuite, ni les promesses de M. Asborn, ni même les raisonnements de Le Destin.

— « Quoi, tu veux que je m'en aille vers l'inconnu, toi qui m'as demandé, ce matin même, d'être ton épouse. J'ai le droit de rester et je reste. Que je sois ta sœur ou ta fiancée, mon devoir n'est-il point de te consoler. »

Cœur de Rose, voyant le chagrin de son amie, dit en essuyant ses larmes avec ses cheveux d'or : « Je n'ai pas le courage de vous quitter et je veux rester avec vous deux. »

Se tournant vers le pauvre M. Asborn, qui assistait muet à cette scène décevante, elle lui dit : « Noble étranger, qui que tu sois, mon père ou seulement mon ami, prouve que tu es digne de l'un ou l'autre titre, en ne me séparant point de ma sœur et de mon frère. »

Et le brave homme, découragé, ne sut que répondre : « Qu'il en soit fait selon votre désir. »

Il s'en retourna, accompagné jusqu'aux limites du village par son fils, qui s'efforçait de le consoler en lui répétant qu'il n'avait rien à craindre, que les Sauvages le considéraient comme l'un des leurs, et qu'il ne devait rien redouter d'eux en attendant que ses parents fussent en moyens de racheter sa liberté.

Mais le pauvre père ne souffrait pas seulement de sa cruelle déconvenue et du sacrifice inutile des économies amassées depuis si longtemps en s'imposant les plus dures privations, il songeait à la mère aimante qui attendait, le cœur en fête, la venue de ses enfants, et qui mourrait, peut-être de son désappointement.

Le retour à Dover ne fut plus qu'un douloureux pèlerinage. À mesure qu'il approchait du terme de son voyage, le malheureux

père sentait plus lourd le poids qu'il semblait avoir sur les épaules.

Le petit village américain n'avait guère fait de progrès depuis quatorze ans : il y avait toujours dans l'unique rue de Dover, les mêmes maisonnettes, puis, de l'autre côté du ruisseau, le moulin du meunier et, en deçà, l'église et la maison du pasteur.

Il est superflu de dire que M Asborn avait compté les heures, depuis le départ de son mari. Elle avait calculé que c'était ce jour-là qu'il devait revenir avec son fils et sa fille. Dans la maison, il y avait partout des fleurs. La mère heureuse avait préparé la table, et son cœur avait battu délicieusement en posant le couvert. Son fils serait là, à côté de son père et sa fille ici, auprès d'elle… Elle plaçait et déplaçait les assiettes, chantant, riant, s'arrêtant pour juger de l'effet des divers arrangements.

Comme cela serait bon d'entendre leurs voix retentir dans la maison, après tant d'années de silence et de larmes. Une idée lui vint d'écrire leurs noms avec guirlande sur la nappe.

Elle sortit pour aller cueillir les dernières fleurs du jardin. Comme elle ouvrait la porte, elle entendit des gamins, qui criaient en menaçant un pauvre vieillard.

Les enfants cruels, sans autre raison que de s'amuser, s'étaient mis à tourmenter le miséreux, et comme il avait, pour se défendre, levé son bâton sur l'un d'eux, toute la bande, s'armant de cailloux, voulait sans pitié le lapider. Une pierre trop bien lancée avait déjà atteint l'homme au visage, lui infligeant une blessure d'où le sang s'échappait.

M Asborn, voyant le danger que courait l'étranger, s'interposa bravement entre ses bourreaux et lui. Elle réprimanda sévèrement les petits pour leur acte de cruauté et emmena le malheureux dans sa maison, où elle le pansa, puis lui donna à manger.

Et M Asborn était si heureuse, ce jour-là, qu'elle éprouvait un irrésistible besoin de dire sa joie à tous ceux qu'elle voyait. Tandis qu'il se réconfortait d'un substantiel repas, elle raconta à l'inconnu le douloureux épisode de l'enlèvement de ses enfants et l'immense bonheur qui devait être le sien, ce jour-là même, en les revoyant.

La nuit venait, elle prépara un lit confortable pour le misérreux, qui s'y étendit immédiatement, et elle sortit sur le pas de la porte, afin de surveiller la venue de ses enfants. Elle n'attendit pas longtemps. Bientôt, au coin de la rue, elle aperçut le pasteur qui revenait avec un de ceux qui l'avaient accompagné dans le voyage. Hélas ! les deux hommes étaient seuls. Elle courut au devant de son mari et se jetant dans ses bras, elle demanda avec angoisse : « Où sont mes enfants ? »

Et lui, d'un air embarrassé ne sut que répondre « Calme-toi, mon amie, ils sont heureux et bien portants et tu les reverras. »

— « Mais, pourquoi ne sont-ils pas ici ? »

— « Rentrons et je vais te raconter mon voyage ; mais je t'en prie, ne t'alarme pas inutilement, tout n'est pas perdu et ce n'est que partie remise. » Ils dirent adieu au compagnon de voyage et rentrèrent chez eux.

M. Asborn se mit alors à relater les circonstances de sa visite aux Sauvages, et s'efforçait d'atténuer par des mots d'espoir l'ef-

fet désespérant de son insuccès. Sa femme le questionnait sur ses enfants et posait des questions naïves. Il répondait, le cœur gros d'alarmes devant l'exaltation fébrile de la pauvre mère, qui ne pleurait plus mais écoutait tout ce qu'il lui disait de ses enfants, dans l'attitude recueillie d'un rêve extatique.

Et tout à coup, elle s'écria. « Ah ma fille, je l'aurais bien reconnue, moi ; mais comment la reverrais-je jamais, maintenant que le fruit de toutes nos économies, de toutes nos privations est perdu sans retour dans les mains de ces hideux Sauvages ? »

M. Asborn cherchait des mots pour la consoler, mais il n'avait pas le courage de mentir aux justes appréhensions de la malheureuse mère. Et, bientôt, l'on n'entendit plus dans la pièce que les sanglots de la pauvre femme et les soupirs étouffés de son mari.

Mais des pas lourds résonnèrent dans la cuisine, et le misérreux recueilli par M Asborn apparut dans la porte.

— « Quel est cet homme ? » demanda le ministre.

— « C'est un étranger que j'ai recueilli parce que de méchants enfants étaient en train de le maltraiter. »

— « Tu as bien fait, mon amie, » répondit M. Asborn, la maison du pasteur doit être l'asile du malheureux. Que celui-ci trouve chez nous paix et bonheur. Aussi longtemps qu'il lui plaira d'y demeurer. »

— « Merci, » dit l'inconnu, en s'avançant la main tendue : « Vous pouvez prendre ma main, c'est celle d'un honnête homme. »

Le pasteur et l'inconnu échangèrent une poignée de mains.

— « J'ai involontairement entendu la conversation douloureuse que vous avez eue, et mon cœur s'est ému de pitié, parce que j'ai compris que vous êtes de braves gens. Si vous voulez m'écouter quelques minutes, je vais vous procurer les moyens de racheter immédiatement les prisonniers qui vous sont chers. »

M. Asborn, croyant avoir affaire à un détraqué, répondit négligemment :

C'est bien, mon ami, nous vous écouterons. »

Quant à M Asborn, dans son immense besoin de s'accrocher à la moindre espérance, elle demanda fiévreusement : « Quoi ! vous pourriez faire cela, vous, que je revoie mes enfants bientôt ? Seriez-vous donc un envoyé du Ciel ? »

— « Peut-être, mais je puis vous être utile et je le veux. Ayez confiance, demain, vous trouverez sur la table de la cuisine tout l'or qu'il faut pour payer la rançon de vos enfants. »

Les deux époux se regardèrent avec une expression d'immense pitié pour le pauvre hère, qui offrait de donner ce qui leur semblait être une fortune — car les sauvages étaient exigeants et avaient porté à cinq cents dollars la rançon des prisonniers. Évidemment, ce malheureux avait le cerveau dérangé, mais son cœur était bon, puisqu'il s'était ému de leur détresse et que, dans sa démence, il songeait à les consoler.

Le vieillard sembla deviner leur pensée et ajouta : « C'est une colossale prétention que de vous demander d'avoir confiance aux paroles d'un inconnu sans gîte, que votre charité a ramassé sur la route, mais une nuit est vite passée et demain sera pour vous un jour heureux. »

Le pasteur et sa femme étaient maintenant fixés sur l'état mental de leur hôte : il était bien évidemment fou, cela ne faisait plus de doute. Ils l'invitèrent à aller se reposer, et eux-mêmes, épuisés de fatigue et de chagrin, se retirèrent dans leur chambre.

Vers le milieu de la nuit, la porte de la cuisine s'ouvrit doucement et l'étrange vieillard se glissa sans bruit au dehors. À pas pressés, comme quelqu'un qui sait où il va, il se dirigea du côté du petit bois, qui, à quelque distance, à l'arrière-plan, faisait comme un fond de scène pittoresque à l'église et à la maison du pasteur.

Ce qu'il fit dans le bois, nul ne le vit, mais quand il revint, deux heures plus tard, les poches de sa houppelande semblaient lourdes, et la pleine lune éclairant la face du promeneur nocturne, on pouvait voir un sourire heureux courir dans toutes ses rides.

Il rentra comme il était sorti.

Après avoir soigneusement fermé la porte avec la grosse barre de bois, dont on oubliait souvent de se servir, il s'approcha de la table, sur laquelle il déposa un tas de pièces d'or, qu'il tirait à poignées de ses poches. La lune allongeait par la fenêtre un rayon de lumière blanche, qui lit briller son trésor. Le vieillard se recula de quelques pas et regarda complaisamment ce réjouissant tableau. Puis, satisfait et riant tout bas, il regagna son lit et s'endormit content.

Madame Asborn était matineuse.

Ce jour-là, à l'heure habituelle, malgré les terribles émotions de la veille, elle se leva et alla préluder à sa tâche quotidienne.

En entrant dans la cuisine, elle aperçut la monnaie d'or, exposée bien en vue sur la table.

Surprise et terrifiée, elle n'osa pas toucher ce trésor, qui avait surgi mystérieusement au milieu de la nuit, et jeta un regard ; d'épouvante vers le coin où dormait paisiblement son hôte.

Une crainte superstitieuse l'avait subitement envahie. Se pouvait-il, vraiment, que cet homme à la mine débonnaire fût l'un de ces sorciers, êtres redoutables, qui sèment la fortune ou la ruine au gré de leur caprice.

Elle courut éveiller son mari.

M. Asborn, moins superstitieux, se montra, cependant, plus inquiet : « Mon Dieu, s'écria-t-il, ce malheureux aurait-il commis un crime ? Sa folie l'aurait-elle porté à quelque forfait pour remplir la promesse insensée qu'il nous a faite ? Attendons qu'il s'éveille pour avoir le mot de cette énigme. »

Le vieillard, fatigué de sa randonnée nocturne, dormit assez tard.

Quand il s'éveilla, le soleil éclairait la cuisine où l'on avait fait son lit.

Son premier regard fut pour la table où il avait déposé son or. M Asborn n'avait point voulu le déranger. Elle avait simplement étendu une serviette dessus, afin de le dérober aux regards.

Le généreux étranger s'attendait à rencontrer les visages réjouis et souriants de ses hôtes. Il fut ébahi de l'air méfiant avec lequel on accueillit son salut matinal. M Asborn évitait de le re-

garder et M. Asborn lui adressa la parole d'un ton sérieux où il y avait du reproche :

« J'apprécie la bonté de votre cœur, lui dit-il, et le mouvement généreux que vous avez eu en voulant nous permettre de racheter immédiatement la liberté de nos enfants. Cependant, je ne puis pas accepter cette petite fortune sans en connaître la provenance et en ignorant jusqu'au nom de mon bienfaiteur. Dites qui vous êtes et d'où vient cet or. »

— « C'est toute mon histoire, que vous me demandez là, répliqua l'inconnu, sans aigreur. Eh bien, je vais vous la dire. Il n'est guère amusant de parler de soi, quand on n'a que de tristes choses à raconter. Cependant, j'ai compris immédiatement que vous êtes un honnête homme et je n'aurai point de secret pour vous.

« Cet or, monsieur, vous pouvez l'accepter sans scrupule, car il est bien à moi. Je l'ai gagné de mes mains devenues calleuses au travail. Ah ! elles n'ont pas toujours été ainsi, mes mains ; pendant longtemps, elles furent douces et oisives, et elles s'ouvraient généreusement pour les nombreux amis qui, chaque jour, les pressaient dans des protestations hypocrites d'affection.

« Ah ! oui, » appuya-t-il, avec un éclat de rire amer, « Josuah Nelton avait des amis, ils étaient légions. »

Àce nom de Nelton, le pasteur et sa femme échangèrent un regard étonné. Leur hôte n'y fit pas attention et continua : « Josuah Nelton, c'était moi. Mais, depuis vingt ans, je n'ai plus de nom ; j'ai vécu au large de toutes les conventions sociales et libre comme les oiseaux du ciel.

« J'avais hérité de mes parents une fortune considérable et je ne voulais connaître de l'existence que les plaisirs. Toute préoccupation matérielle m'ennuyait, et je confiai à des agents mercenaires le soin d'administrer mes biens. Ils le firent si adroitement qu'un jour, je passai, sans transition, du luxe au dénuement le plus complet.

« J'avais, alors, quarante-sept ans et j'étais célibataire. La perte de ma fortune ne m'affecta pas trop, car je comptais sur mes nombreux amis, pour m'aider à la reconstruire... Eh, bien ! je reçus, alors, la première grande leçon de ma vie, mes amis — » il éclata de rire en répétant, « mes amis, ils s'étaient évanouis avec mes rentes.

« La dernière nuit que je passai dans la maison où j'avais été élevé et qui le lendemain devait être mise aux enchères, on me laissa seul ; nul ne vint troubler l'amertume de mes réflexions par des offres de service, que j'avais encore la naïveté d'espérer. Je pus, tout à mon aise, faire le procès de l'humanité, et je pensai que ce que je perdais ne valait point un regret.

« Avant le jour, je pris les habits que je portais la veille, et allai les jeter sur la grève, pour faire croire à un suicide. Et l'on y crut. On eut raison d'y croire, car Josuah Nelton, le oisif, le naïf était bien mort, en dépouillant ces vêtements élégants. Mais de son expérience, il était né un autre homme, libre, sans le sou, et qui emportait pour tout, bien sur les routes de son pays, une profonde connaissance du cœur humain et un plus profond dégoût de la société.

« Déguisé et emmenant seulement mon chien, je partis vers l'inconnu. J'enlevai au cher animal le collier de luxe, qui empri-

sonnait son cou et le jetai dans la rivière. Chum parut comprendre mon geste libertaire, car il se mit à trottiner plus allègrement derrière moi. Pendant cinq ans, il a été mon seul camarade. Ah ! l'amitié, monsieur, quelle chose fragile ; c'est une vapeur que le vent dissipe, c'est une illusion qui dure aussi longtemps que la prospérité et qui meurt avec elle ; c'est une étiquette que l'on met sur une infinité de flacons, sans égard au contenu. L'amitié, c'est un des pseudonymes de l'intérêt. »

« Voilà, » conclut le vieillard, « le jugement que depuis vingt ans, j'ai porté dans mon cœur sur toutes les routes de mon pays. »

— « Comme vous avez dû souffrir de n'avoir plus confiance en personne, dit rêveusement le ministre, avec sympathie.

— « Vous avez raison, c'est cela qui m'a de plus torturé, » reprit son interlocuteur. « Et c'est sans doute à cause de cette douleur persistante et inavouée que le geste de bonté désintéressée de votre femme m'a tant remué, hier. Il m'a réconcilié avec les rêves évanouis de ma jeunesse. Dans les froides profondeurs de mon cœur volontairement fermé, une douce chaleur a pénétré, qui a fondu mes ressentiments et ma haine de l'humanité. Pour la première fois, depuis tant d'années, la pensée de faire du bien m'est revenue. Jusqu'ici, n'ayant reçu de mes semblables que l'ingratitude et la rebuffade, je répondais par de l'indifférence et j'allais sans but devant moi. Mon plus grand chagrin, depuis vingt ans, ç'a été la mort de mon chien ; j'ai pleuré sur lui mes dernières larmes et j'ai enseveli dans sa tombe ma dernière affection.

« Si vous voulez, maintenant, tout cela sera changé. Je suis vieux et je n'ai point de famille. » Et puis, il ajouta souriant « les petites pièces d'or ont encore beaucoup de sœurs enterrées quelque part. Je revenais vers mon trésor, hier, lorsque ces enfants cruels m'ont attaqué.

« Je suis sans parents et vous êtes les seules gens qui m'ayez fait du bien, sans arrière-pensée d'intérêt. »

— « Généreux étranger, » répondit le pasteur, « j'accepte votre or, mais à une condition, c'est que désormais, vous vous considérerez comme faisant partie de la famille. Vous occuperez sous mon toit la place qu'y tiendrait un frère, si j'en avais un. »

M Asborn avait perdu son air méfiant, son visage n'exprimait plus qu'un immense bonheur. D'un mouvement spontané et charmant, elle prit les deux mains de Nelton et lui dit : « Restez, je vous en prie ; notre bonheur ne serait point complet, si en retrouvant nos enfants, il nous fallait regretter un si noble ami. »

Josuah Nelton, riant et pleurant, répondit, en essayant de cacher son émotion sous une apparente gaieté : « Ma foi, madame, c'est vous qui m'avez amené dans cette maison, je veux bien attendre, pour en sortir, que vous me chassiez »

Ils échangèrent encore toutes les agréables banalités que savent les gens d'esprit et de bonne compagnie, puis l'on parla des nouvelles démarches à faire pour obtenir la libération des prisonniers. Et le père, impatient de revoir ses enfants, décida de repartir le lendemain même.

Le voyage n'était pas, à cette époque, un délassement. Il fallait aller à cheval et à pieds, par des chemins qui n'étaient, pour la

plupart, que de mauvais sentiers à travers la forêt.

Cependant, sans prendre le temps de se reposer des fatigues d'une première excursion, M. Asborn en entreprit une seconde. Cette fois, il voyagea seul jusqu'à la frontière, où il s'arrêta pour prendre un guide.

Après de longs jours de marche, il arriva de nouveau à la bourgade des Abénaquis. Cette fois, on le reçut comme une vieille connaissance. Les Sauvages traitèrent aimablement avec lui de la libération des prisonniers, malgré le chagrin réel qu'ils éprouvaient à s'en séparer. Car les indiens s'étaient sincèrement attachés aux faces pâles et avaient projeté de les garder au milieu d'eux en les mariant à des indigènes.

Le fils Asborn revit son père avec une joie évidente ; et ce fut un grand bonheur pour ce dernier de constater que l'amour filial avait survécu dans le cœur de son enfant, malgré la longue séparation.

Le retour fut plus gai, et le voyage en parût d'autant plus court. M. Asborn semblait rajeuni ; il était redevenu joyeux, alerte ; et cette fois, s'il était impatient d'arriver au terme de son voyage, ce n'était que pour faire partager plus tôt à M Asborn la joie de revoir ses enfants. Cette heure vint, enfin ; on rentra au village, où la mère n'était plus seule à souhaiter le retour des voyageurs. Le vieillard, dont la générosité avait hâté la réalisation de ce doux rêve, s'associait ouvertement à la fête de son cœur et ne cachait pas son ardent désir de faire bientôt la connaissance de ses jeunes protégés.

M Asborn et son hôte s'entretenaient des circonstances probables du voyage, ils parlaient déjà de l'avenir.

⁂

Enfin, l'heure sonna, où l'espérance devint un bonheur réalisé. M Asborn ne pouvait en croire ses yeux que ce grand garçon robuste fût son petit Willie, qu'elle berçait encore sur ses genoux, à l'époque de son enlèvement. Elle se sentait presque gênée devant ce jeune homme à l'air déterminé, qui avait grandi loin d'elle, et lui était devenu un peu étranger. D'un mouvement spontané, il l'attira sur son cœur, et l'appela : « maman ». M Asborn retrouva, alors, toute son assurance. Elle reconnaissait bien son petit Willie dans le grand garçon affectueux. Se tournant vers les jeunes filles, elle les embrassa toutes les deux et dit : « Ma fille a un petit signe en forme de poire, sous le pied droit. »

Cœur de Rose s'accrochant à son cou, s'écria : « Ma mère ». Et mettant sa tête sur l'épaule maternelle, elle ne put retenir les larmes de joie qui s'échappaient de ses yeux.

Fleur de Sang pleurait aussi, mais un pli douloureux abaissait les coins de sa bouche.

Son amie l'attira vers elle, comme pour lui demander pardon d'être plus heureuse qu'elle, et M Asborn les pressant toutes deux dans ses bras, dit : « Le Ciel me comble, il me rend deux filles pour une. »

02

NOUVELLE HISTORIQUE CANADIENNE

Le 17 mai 1756, l'Angleterre avait proclamé une déclaration de guerre à la France.

Mais les sujets de Sa Majesté britannique n'avaient pas attendu cette formalité pour commencer les hostilités en Canada. Depuis près d'un demi siècle, ils avaient sans cesse, par les plus audacieuses vexations, provoqué les représailles des Français.

Et l'une de ces manœuvres vexatoires avait été, sans contredit, l'érection du fort de Chouagen, sur la côte méridionale du lac Ontario, dans le pays des Iroquois, qui, d'après un traité, devait être considéré territoire neutre.

En faisant croire aux Sauvages qu'il ne s'agissait que d'une maison de commerce, les envahisseurs avaient obtenu la permission de s'installer. Et le prétendu magasin était bientôt devenu un poste fortifié. Les Iroquois s'aperçurent trop tard qu'ils avaient été dupés.

Cependant, ces rusés compères dissimulèrent leur ressentiment, car la physionomie impressionnante de la forteresse les empêchait d'en témoigner tout haut leur mécontentement.

Il arrivait, même, que des familles iroquoises, venues pour trafiquer avec les Anglais, campaient durant plusieurs jours, aux environs du Fort et se liaient d'amitié avec les hommes de la garnison.

Téhareck, un chef estimé, aimait, selon l'usage indien, à voyager avec tous les siens, et venait, parfois, avec sa femme et sa fille, Kahita, une enfant de dix-sept ans, robuste et hardie, d'un caractère très déterminé.

Ce fut durant l'une de ces visites, que cette jeune fille rencontra le capitaine Lovack qui, s'étant mis en tête d'apprendre quelques dialectes des indigènes, ne manquait jamais l'occasion de s'entretenir avec eux.

Ce militaire avait vingt-cinq ans, il était beau et bien fait, ses yeux bleus avaient une persistante expression de rêverie d'un charme attirant ; sa voix, très douce, était harmonieuse, et n'exprimait le commandement qu'en passant par toute la gamme de la persuasion.

Kahita s'imagina naïvement que les regards se faisaient plus rêveurs, quand ils s'arrêtaient sur elle, et que la voix avait des accents de prière, lorsqu'elle lui disait, dans le dialecte iroquois, des choses très banales. Et la candide enfant laissa son cœur caresser un rêve fou.

Confiance ignorante de l'âme — tendre fleur, qui s'épanouit au soleil du premier amour — que d'illusions insensées, que de téméraires espérances elle caresse, jusqu'au jour néfaste où une déception, d'autant plus cruelle qu'elle était plus imprévue, vient démolir le fragile échafaudage d'un doux roman.

La jeune Indienne était belle, et dans sa tribu, elle était recherchée par les meilleurs partis ; mais, chaque fois qu'un vaillant guerrier l'invitait à entrer dans son wigwam, Kahita refusait, parce que l'image du blond capitaine se levait entre elle et le prétendant.

Sa pensée montait naturellement vers son idole, comme une fumée d'encens. Elle aimait inconsciemment, sans espérance, peut-être, mais sans appréhension : elle vivait un songe sans penser au lendemain.

Kahita était si jeune, la vie bouillonnait si violemment dans tout son être, qu'elle était aveuglée par l'impétuosité même de la passion qui dévorait son cœur. Et, cependant, la pensée de celui qui était l'objet de ce sentiment exalté flottait si haut au-dessus de la pauvre Sauvagesse, qu'il n'avait pas même soupçonné sa folie.

Ce n'était pas par moquerie ou par dédain que Carlisle Lovack passait indifférent à côté de la belle enfant des bois. Son cœur n'était plus libre, le rêve attristé qui semblait fixé dans son regard cachait un souvenir.

Au fort George, où il avait été précédemment en garnison, le jeune capitaine avait connu la fille d'un officier supérieur, Katleen Norey, et l'avait aimée. La jeune fille répondait à son amour, mais son père avait pour elle une ambition plus grande que de la marier à un simple capitaine, sans fortune, à qui sa naissance roturière interdisait les grades supérieurs.

Voyant l'affection naissante des deux jeunes gens, il avait cru y mettre un terme en les séparant, et avait obtenu du commandant, dont il était un vieil ami, d'envoyer Lovack à Chouagen, où Katleen ne pourrait plus le voir, et où la discipline sévère retiendrait sûrement le soldat.

Les Français avaient immédiatement compris que cet établissement de Chouagen était plus redoutable pour eux que pour les Iroquois, car il permettait aux Anglais de s'emparer du commerce des Grands-Lacs, qui formait la principale ressource des Français, et que ceux-ci avaient jusque là possédé, à l'exclusion de toute autre nation européenne.

Le Fort, qui avait pris en quelques années des proportions inquiétantes, coupait aussi la route aux communications des postes français, dont il isolait les plus importants, et se trouvait, en plus, sur le chemin des Sauvages alliés des Français.

Il y avait donc pour ces derniers une nécessité urgente à faire disparaître un obstacle si dangereux, qui nuisait immédiatement au progrès et à la sécurité de la Nouvelle-France.

Le siège de Chouagen avait été résolu.

Le marquis de Montcalm venait d'arriver à Québec, le 17 mai 1756, et Chouagen fut l'un de ses premiers soucis. C'est là, aussi, qu'il remporta sa première victoire, en Amérique.

Craignant que le moindre retard donnât un avantage à l'ennemi, le général français se mit immédiatement à l'œuvre.

Il n'avait pour le seconder dans la tache gigantesque qu'il venait entreprendre, qu'une petite troupe de trois mille sept cent cinquante-deux soldats réguliers, dix huit cents miliciens et quelques sauvages.

Le fort de Carillon, qui avait une immense valeur stratégique, était dans un état déplorable ; Montcalm y fit immédiatement des améliorations importantes et y installa le Royal-Roussillon. Puis, il tourna ses regards vers Chouagen. Ce poste était devenu une place fortifiée, formidable pour l'époque : il comprenait trois forts détachés, formant un carré de pas moins de soixante mètres de front, entouré d'une ceinture de pieux de trois mètres de hauteur, protégé par un fossé de six mètres de largeur et armé de huit canons et de quatre mortiers à doubles grenades. Cet armement paraîtrait d'une insuffisance ridicule aux hommes de guerre

modernes, car l'art de tuer son semblable a fait des progrès terrifiants, depuis l'époque de Montcalm, mais alors,

une citadelle de pieux, défendue par seize ou dix-sept cents soldats présentait un problème redoutable.

Montcalm le comprenait et fit ses préparatifs en conséquence ; il savait, aussi, que ses ennemis disposaient de forces bien supérieures aux siennes et que, pour réussir, il ne fallait pas leur donner le temps d'envoyer des secours considérables aux points qu'il voulait attaquer.

L'Angleterre faisait aussi de grands frais de guerre, mais avec une lenteur qui, dans cette circonstance, favorisa le général français, dans son entreprise périlleuse.

L'expédition devait se composer de six bataillons de troupes de terre, d'un détachement de troupes de la Colonie, de trois mille hommes de milice, et de seize à dix-huit cents sauvages.

Le marquis de Montcalm partit de Montréal pour Carillon, où était le rendez-vous général. Son état-major se composait de M. de Lévis, brigadier, de MM. de Rigaud et de Bourlamaque, colonels, du marquis de Montreuil, major-général.

Le 14 août, dès l'aube, Montcalm était devant Chouagen. À onze heures du matin, le colonel Littlehales, qui avait remplacé le colonel Mercer, tué à la tête de ses soldats, au début de l'action, se constitua prisonnier et signa la capitulation.

Mais cette reddition ne faisait point l'affaire des Sauvages, qui avaient compté sur le pillage d'une place conquise. Ivres de rage, ils envahirent le fort et massacrèrent sans pitié une cinquantaine de prisonniers, sans défense.

Montcalm lui-même eut grand'peine à faire cesser ces horreurs, et n'y réussit qu'à force de promesses.

Dans une lettre qu'il adressait au Ministre, quelques jours plus tard, Montcalm résume ainsi ce déplorable incident : « Il en coûtera au Roi huit à dix mille francs, pour avoir empêché les Sauvages de violer la capitulation ; mais ils nous conserveront plus que jamais l'affection et l'estime de ces peuples. Il n'y a rien que je n'eusse accordé, plutôt que de faire une démarche contraire à la bonne foi française. »

Voilà les paroles d'un homme pour qui les traités n'étaient pas seulement des chiffons de papier sans importance.

Comme le général français n'avait pas assez de troupes à sa disposition pour laisser une garnison convenable, dans un poste isolé, il décida de démolir le fort, qui fut rasé à la grande joie des Iroquois.

Au commencement du mois d'août 1756, Théareck était venu passer une semaine entière, avec sa famille, à Chouagen.

Il était à peine rentré dans sa bourgade, lorsque de jeunes Iroquois, qui avaient, aperçu la troupe de Montcalm, apportèrent la nouvelle que les Français se dirigeaient vers le fort avec une armée formidable.

Cette nouvelle n'émut que médiocrement les Sauvages, car ils avaient coutume d'attendre que le sort des armes eût désigné les vainqueurs, avant de prendre une décision, afin de se ranger du côté du plus fort. De cette manière, leur duplicité trouvait le moyen de mettre toujours leurs intérêts à l'abri.

Et quand on considère ces événements, éloignés de nous par les siècles, avec tout le désintéressement qu'il convient pour porter un jugement équitable, on a quelque indulgence pour cette conduite équivoque des indigènes, à qui les blancs, quels qu'ils fussent, n'apparaissaient que sous les traits de redoutables usurpateurs.

L'amitié des Sauvages pour les Européens ne pouvait donc être que de surface, car au fond de l'âme indienne subsistait toujours l'incurable tristesse de la patrie usurpée et le ressentiment, inavoué mais persistant, contre l'envahisseur.

C'est pour cela, sans doute, qu'à la nouvelle du danger que couraient les Anglais, Kahita fut seule, dans sa tribu, qui se sentît réellement et profondément troublée.

Elle connaissait l'horreur de la guerre et trembla pour son ami.

Sans rien dire de son projet, elle résolut d'aller à Chouagen, afin d'avertir le commandant de l'approche des Français.

Le soir même, Kahita partit, seule dans une pirogue, se dirigeant vers Chouagen, où elle espérait devancer les Français.

Toute la nuit, la brave fille pagaya, l'œil et l'oreille au guet, glissant silencieusement sur les flots, que la nuit sans lune couvrait de ténèbres propices à ses projets.

Ce fut au moment le plus tumultueux de l'action que Kahita, après une navigation pénible de plusieurs heures, arriva à proximité du fort de Chouagen.

En entendant les cris de mort des sauvages, elle comprit ce qui se passait et, prudente, aborda en deçà de la place, afin de n'être pas aperçue. La hardie messagère cacha sa pirogue dans les joncs, puis entra dans le bois et se glissa, comme un félin, dans la direction du fort. Agile et légère elle grimpa dans un arbre, et assista à toute l'épouvante du spectacle. Les Sauvages hideux, rouges du sang de leurs victimes, hurlaient des chants de mort, et voulaient sans pitié massacrer tous les prisonniers, malgré les Français, qui eux-mêmes couraient les plus grands risques en s'opposant à leurs desseins cruels.

Frémissant d'inquiétude encore plus que d'horreur, la pauvre enfant ne cherchait qu'un visage, dans cette cohue infernale et meurtrière.

Soudain, comme si l'ange du destin eût répondu à sa pensée, Kahita vit le capitaine Lovack s'élancer vers la forêt, poursuivi par un Sauvage, qui brandissait son tomohack, en poussant des cris épouvantables. Vive comme un écureuil, l'Indienne dégringola de sa cachette et courut au devant de son ami ; mais avant qu'il pût la voir, le Sauvage lança son arme, qui atteignit l'Anglais à l'épaule et le renversa sur le sol. À ce moment Kahita était auprès de lui : « Donne-moi ce prisonnier, » dit-elle au Sauvage, en se plaçant entre sa victime et lui.

Mais, surpris et narquois, il répondit :

« Kahita a trahi le secret de ses dédains pour les jeunes guerriers de sa race ; je sais maintenant pourquoi elle a refusé d'entrer dans mon wigwam : son cœur était au visage pâle. Je suis généreux, ajouta l'homme cruel, et j'offrirai cette belle chevelure à

Kahita, le jour où elle sera revenue de sa folie et donnera sa foi à l'un de sa nation. »

Le guerrier se pencha, saisit les cheveux de l'Anglais, et de son couteau, traça une ligne sanglante sur le front blanc du blessé évanoui. La pauvre enfant recula, affolée de douleur, et prompte comme l'éclair, saisit le poignard qu'elle portait à sa ceinture, puis de la force de ses deux bras, l'enfonça dans le cou de son compatriote. Il poussa un cri de bête fauve, tourna sur lui-même et tomba auprès de sa victime.

Kahita repoussa le cadavre du pied, et déroulant le long ruban de peau de daim, orné de broderie qu'elle portait autour de sa taille, elle en fit une bretelle, la passa sous les épaules et les bras de l'Anglais et, de cette manière, le traîna sur une longue distance, vers la rivière, en évitant les heurts et les secousses.

Quand elle se crut en sûreté, la jeune fille s'arrêta, lava les blessures de son ami et les pansa du mieux qu'elle put ; puis, prenant la gourde du militaire, elle versa quelques gouttes de rhum entre ses lèvres exsangues.

Lovack se ranima, enfin, et rouvrit les yeux. Mais son regard était comme chargé d'épouvante ; l'horreur du spectacle auquel il avait assisté semblait s'être fixée au fond de ses prunelles. Il tournait lentement la tête de tous côtés, avec une expression d'hébétement et de méfiance, qui fit mal au cœur de la malheureuse Kahita.

La petite Indienne se pencha vers lui, et mettant sa joue près de la sienne, elle lui souffla dans l'oreille : « Ne crains rien, tu es en sûreté, je ne te quitterai pas, je te conduirai vers tes amis, au fort George ou plus loin encore. Où tu devras aller, j'irai. »

Incapable de parler, le jeune homme pressa la main brune qui tenait la sienne, et la retint dans un geste de confiance enfantine.

L'homme, dans les plus grandes circonstances de sa vie, garde quelque chose de la naïveté du jeune âge. Et celui-ci dans sa détresse, éprouvait un puissant réconfort à sentir dans sa main robuste ces frêles doigts d'enfant.

Exténué par la perte de son sang, il s'endormit, confiant dans le dévouement qui veillait sur lui.

Kahita coupa quelques longues branches, et les entrelaça au-dessus du dormeur, afin de le cacher, si, par hasard, quelque sauvage s'avisait de sortir des chemins tracés pour explorer la forêt, à la recherche des vaincus qui s'y étaient réfugiés.

Elle alla ensuite se blottir un peu plus loin, de manière à ne pas perdre de vue le précieux objet de son culte.

De temps en temps cette héroïque sentinelle posait son oreille à terre, suivant à la finesse de son ouïe les progrès des Français, occupés à démolir le fort.

Il fallut toute une semaine de rude travail, pour démolir les ouvrages de Chouagen, et pendant ce temps, la brave fille, n'osant s'aventurer sur la rivière, où elle n'aurait pas manqué d'être aperçue, s'imposa la tâche difficile et périlleuse de soigner le blessé, de le cacher et de le nourrir des fruits qu'elle allait cueillir dans la forêt.

Quand toutes les fortifications furent rasées, et que le bruit de leurs pas avertit Kahita du départ des troupes, elle se releva, le visage radieux, et respira longuement, puis, elle s'attarda à recueillir dans une grande feuille repliée en cornet, de petites baies

sauvages. Elle revint ensuite vers son protégé, écarta les branches, qui lui servaient de couvertures et le contempla avec une ferveur religieuse. Le blessé s'éveilla. La jeune fille lui offrit quelques fruits, et tandis qu'il se rafraîchissait de cette collation, elle lui raconta tout d'un trait que le poste de Chouagen n'existait plus, que les troupes françaises s'étaient retirées, et que les Sauvages qui ne les avaient point suivies s'étaient débandés pour retourner dans leur pays. La route vers le fort George était momentanément libre, il fallait en profiter.

Kahita aida son ami à se lever et guida sa marche chancelante à travers l'enchevêtrement des joncs de la rive, elle le fit coucher au fond de la pirogue, en l'installant aussi confortablement qu'elle put, et poussa l'embarcation dans l'eau ; puis, vaillante, elle se mit à pagayer.

Malgré son habitude des longues courses sur l'eau, son habileté à l'aviron et l'effort persistant de son indomptable courage, Kahita n'arriva en vue du fort George que le lendemain matin, au moment où le soleil traçait à l'horizon une bande argentée, prélude d'un beau jour.

Quelques hommes de la garnison aperçurent les voyageurs et vinrent au devant d'eux sur la grève. Ils emportèrent le capitaine, qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Sa protectrice le suivit.

D'ordinaire, on ne permettait pas aux Sauvages de pénétrer dans le fort, mais le dévouement de la jeune fille avait bien mérité qu'on fît pour elle une exception. Elle entra donc à la suite du blessé, et alla s'accroupir auprès de la couche sur laquelle on l'étendit.

Le retour du capitaine Lovack causa une joie réelle au fort, car il était aimé de tous et n'avait laissé que de bons souvenirs ; de plus, son apparition inattendue faisait espérer la venue d'autres soldats de Chouagen, qui avaient bien pu s'échapper comme lui.

L'Indienne ne voulut pas abandonner sa vigile et, comme un chien fidèle, elle passa le jour entier auprès du malade, épiant tous ses mouvements, prévenant ses besoins. Silencieuse et discrète, elle semblait n'être qu'une ombre, qu'animait par intermittence la pensée de son protégé. Il tournait les yeux de son côté, et Kahita comprenait qu'il avait soif ou que ses blessures le faisaient souffrir ; et, selon l'intuition de sa tendresse prévoyante et devineuse, elle lui offrait à boire ou arrangeait ses pansements.

Il y avait de la besogne pour tout le monde, dans les postes militaires, par ces temps agités. Et constatant le dévouement de la jeune Indienne, le Major du fort George avait conseillé qu'on la laissât prendre soin du blessé. Cela libérait d'autres mains pour d'autres tâches. Vers le soir de ce premier jour, le malade dit à Kahita : « Comment pourrais-je te payer jamais le service que tu m'as rendu ? Je ne suis pas riche, et tout ce que je possède ne serait pas assez pour reconnaître ton dévouement. Dis ce que tu veux, s'il est en mon pouvoir, je te le donnerai. »

La Sauvagesse se redressa, et avec une expression de fierté qu'il n'avait jamais vue dans ses yeux, elle répondit : « Je n'ai point sauvé la vie de mon frère pâle pour la lui revendre. Ta vie t'appartient, ajouta-t-elle avec exaltation, ta vie t'appartient, donne-la à celle qui aura ton cœur. Celle qui aura ton cœur, répéta-t-elle rêveuse, mais à celle-là seulement. »

Et ses yeux fiévreux épiaient ceux du jeune homme.

Il se sentit mal à l'aise sous ce regard brûlant et répliqua, l'esprit évidemment distrait et subitement attristé, par quelque souvenir pénible, refoulé au fond de sa pensée : « Généreuse enfant, puisse le Ciel me donner les moyens de m'acquitter envers toi. »

Puis, il ferma les yeux et resta silencieux.

Kahita reprit son rôle effacé d'ombre mouvante ; mais il semblait qu'un nuage de tristesse se fût, d'un seul coup, abaissé sur son visage et voilât jusqu'aux formes gracieuses de son corps. En un instant, le poids lourd d'une préoccupation douloureuse et persistante s'était posé sur ses épaules, brisant leurs lignes élégantes en une courbure affaissée. La jalousie avait brisé la cage dorée de l'insouciance et le doux rêve de Kahita s'était envolé !

Le lendemain, le blessé était un peu mieux, et le colonel Norey vint le visiter. Katleen accompagnait son père. En la voyant entrer, Carlisle ne sut pas cacher son émotion. Il rougit comme une timide fillette, et tout le secret de son cœur rayonnait dans ses yeux.

Le colonel adressa quelques paroles de sympathie au jeune homme, et Katleen exprima timidement le plaisir qu'elle avait à le revoir, paroles bien superflues, car l'aveu de son bonheur était écrit sur son visage, il était dans le geste empressé de la main tendue, qui s'oubliait dans celle de l'aimée ; il était dans la douceur du sourire, dans le trouble du regard.

L'entrevue fut courte, car tous les instants du Colonel avaient leur emploi déterminé d'avance, laissant peu de loisir à l'imprévu.

Le regard du blessé suivit Katleen, lorsqu'elle partit avec son père, et quand il ne la vit plus, il ferma les yeux, comme pour enfermer au dedans de lui-même cette vision blanche et rose, couronnée d'or.

Kahita avait assisté muette à cette visite cérémonieuse, Elle avait tout observé et tout deviné : c'était cette enfant frêle et blonde qui avait conquis le cœur du soldat pour qui elle avait, elle, pauvre folle, exposé sa vie. Elle avait trempé ses mains dans le sang de l'un de ses frères de race, pour sauver cet homme, cet étranger, qui était d'une nation ennemie de la sienne… Et pour payer tant de dévouement, tant de sacrifices, il lui avait offert de l'or… De l'or, quand elle voulait son cœur.

Kahita éprouva dans ce bouleversement de son âme, un sentiment nouveau, qui courba son front et mit des larmes dans ses yeux. La fière enfant de la forêt était humiliée.

Jusqu'au lendemain, silencieuse et recueillie, elle continua son rôle d'ange gardien. Mais, tandis que les ténèbres descendaient sur la terre, la réflexion éclairait l'esprit de Kahita.

Appuyée à la fenêtre, l'Indienne contemplait la nuit, toute scintillante d'étoiles ; soudain, l'une d'elles glissa dans la voûte bleue et se perdit au fond de l'immensité inconnue.

La jeune fille la compara à son amour. Et résignée, elle songea : « La vue de cet astre m'a réjouie un instant ; mais il ne m'avait pas demandé de l'admirer, et je n'ai point le droit de lui demander de demeurer pour le plaisir de mes yeux. »

Cette sagesse résignée peut paraître extraordinaire, chez une petite Iroquoise de dix-sept ans, amoureuse d'un beau capitaine

européen, qui passait indifférent et si préoccupé de son amour pour une autre, qu'il n'avait pas même considéré les raisons du dévouement de cette enfant sauvage. Cependant, il y avait des fruits précoces et savoureux, dans la luxuriante végétation canadienne ; il y avait aussi des âmes belles et hautes chez les peuples primitifs.

Kahita était un fruit précoce, Kahita était une âme saine.

Et l'aigreur qui avait pénétré dans son cœur à l'endroit du bel officier, s'évanouit. Elle lui rendit justice ; il n'avait point cherché l'amour d'une enfant ignorante pour s'en divertir un instant et le repousser ensuite : son esprit, préoccupé d'une autre image, n'avait pas fait attention à la pauvre sauvagesse qui rêvait près de lui. Et Kahita, qui savait comme il était bon, songea à la pitié qu'il aurait maintenant, pour elle... s'il avait deviné le secret qui avait été si près de ses lèvres, le jour précédent.

De la pitié !... Kahita était trop fière pour en voir l'expression dans les yeux de l'homme qu'elle aimait.

Le lendemain, on la chercha vainement au fort George.

On était habitué aux caprices des sauvages, et personne ne s'inquiéta de l'absence ou du départ subit de Kahita.

Lovack lui-même n'eût guère le temps de s'étonner de la brusque détermination de sa protectrice, car le colonel Norey, touché de l'affection constante des deux jeunes gens, avait enfin consenti à leur mariage. Seule dans sa pirogue, l'âme en deuil mais résignée, Kahita retournait vers son pays.

03

L'ambition est au fond de toutes les entreprises des nations civilisées, et celles qui se disputaient le sol d'Amérique, en 1749, n'en étaient point exemptes. Il y eût des empiétements et des conflits.

M. de la Galissonnière, gouverneur du Canada, fit bâtir un petit fort entre les lacs Ontario et Érié, sur la route que suivaient ordinairement les Sauvages pour se rendre à Chouagen avec leurs pelleteries. Cet établissement fut appelé Rouillé, en l'honneur d'Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy, ministre colonial français, de 1749 à 1754. Mais ce nom fut bientôt abandonné pour celui de Toronto, qui prévalut définitivement.

La garnison de ce poste se composa, au début, d'une quinzaine d'hommes, sous les ordres d'un officier, M. de Portneuf, et de quelques ouvriers.

Le gouverneur Burnett, de l'état de New-York, fit aussi construire un poste à l'entrée de la rivière Oswégo.

Cependant, il était convenu que ces nations rivales devaient considérer comme territoire neutre tout le pays des Iroquois, qui s'étendait au sud du lac Ontario.

Mais, on n'avait guère de scrupules et tous les moyens semblaient bons pour ruiner les intérêts de l'adversaire. C'est ainsi que les colons de la Nouvelle-Angleterre s'efforçaient d'entretenir chez les Sauvages un sentiment anti-français, qui nuisait beaucoup à l'établissement de la colonie.

Dans la petite troupe de M. de Portneuf se trouvait un jeune homme, Romain Leroy, que le goût des aventures avait amené

dans la colonie. Fils d'un Français et d'une Anglaise, il parlait couramment la langue de l'un et de l'autre. À son arrivée dans le pays, ce voyageur avait passé quelque temps chez les Jésuites à Québec et s'était occupé à étudier les dialectes sauvages, pour lesquels il semblait avoir d'étonnantes aptitudes.

Ce Français avait l'humeur gaie et indépendante ; au fort, où la vie manquait de distractions, il devint le boute-en-train de la maison.

La propagande hostile des Anglais se reflétait même dans les dispositions des Sauvages amis des Français, et donnait à ceux-ci de sérieuses inquiétudes.

On en causait souvent au fort de Toronto. Un jour que M. de Portneuf avait reçu de mauvaises nouvelles des agissements des Indiens, il en parla à Romain, dont il était l'ami :

« Tout le mal vient des calomnies que les Anglais répandent sur notre compte, lui dit-il ; les Sauvages sont crédules et ne nous connaissent que d'après la triste réputation que nos ennemis nous ont faite auprès d'eux. De sorte qu'ils nous tiennent pour des gens sans honneur, capables de toutes les infamies. »

— « Il faudrait donner un démenti à messieurs les Anglais, en prouvant aux indigènes que nous sommes tout autres qu'on nous a représentés, » ! répondit Leroy.

— « Oui, mais cela ne peut être que l'ouvrage du temps, et en attendant de nous mieux connaître, les Sauvages nous trahissent. Nous ne sommes plus en sûreté qu'avec ceux qui, ayant vécu près de nous, sont bien renseignés sur nos intentions à leur égard. »

— « Il faut aller vivre chez les Sauvages, » répliqua le jeune homme, d'un ton déterminé.

Le commandant le regarda étonné.

« Je ne badine pas, reprit Romain, je ne vous cache point que, depuis quelque temps, je trouve les émotions par trop uniformes dans ce fort, où nous ne faisons que passer de l'inquiétude à la crainte et de la crainte à l'angoisse. J'ai pensé sérieusement à aller chercher quelque diversité et des plaisirs nouveaux chez les Sauvages, tout en m'occupant à faire des niches à nos détracteurs. »

Quelque temps après, profitant de la visite d'un groupe de Sauteux au fort, Romain les suivit avec l'intention de passer l'hiver dans leur pays. L'entreprise offrait de terribles risques, mais notre héros était à l'âge où l'on jette avec insouciance sa vie dans une aventure qui exalte la passion. Et le mot patrie ne résonna jamais en vain aux oreilles des pionniers de la Nouvelle-France.

Il y avait un mois que Romain était dans la tribu des Sauteux lorsque l'Aurore, fille du chef Mataza, lui mettant doucement la main sur l'épaule, demanda avec émotion : « Le cœur de mon frère pâle est-il libre ? » Le Français répondit galamment : « Il l'était à mon arrivée dans cette tribu, mais depuis que les beaux yeux de l'Aurore se sont arrêtés sur les miens, je n'ai plus rêvé que d'elle. »

— « Les paroles de mon frère sont comme le miel, mais expriment-elles bien sincèrement sa pensée ? »

— « Pourquoi ma sœur douterait-elle de ma sincérité ? Le miroir du ruisseau ne lui a-t-il pas dit qu'elle est belle comme l'au-

rore dont elle porte le nom ? »

— Plusieurs jeunes gens de la nation m'ont dit que je suis belle et m'ont demandé d'entrer dans leur wigwam, mais mon cœur était indécis, et chaque fois qu'on me pressait de faire un choix, une voix mystérieuse, au-dedans de moi, me disait : « Attends, garde ton amour pour celui qui n'est pas venu encore. Un jour le destin le prendra par la main et le conduira devant toi. Quand tu es entré dans cette bourgade, il m'a semblé que tu étais celui que j'avais attendu, et mon cœur a bondi au-devant de toi. »

Ému de l'aveu candide et de la beauté sans artifice de cette enfant des bois, qui lui offrait simplement sa vie et sa pensée, le jeune Français se mit à l'aimer sincèrement.

Peu de temps après, il dit à la jeune fille : « Tu es celle que mon âme a cherchée jusqu'ici et je ne veux plus te quitter. »

— « Réfléchis bien à ce que tu dis », répondit-elle sérieusement. « Tes paroles sont un serment et ton geste sera un renoncement pour toi et tous ceux qui naîtront de toi ; si j'entre dans ton wigwam, tu deviendras l'un des nôtres, tes enfants seront mes enfants, et leur ambition ne devra pas dépasser celle de leur mère. Ils vivront toute leur vie dans la liberté de cette forêt. Si ton cœur hésite, s'il craint de se retrouver triste et plein de regret, au souvenir de ceux que tu as laissés dans ton pays, va-t'en, et je penserai à toi comme on se rappelle un beau rêve de la nuit, qui s'évanouit au réveil. »

— « M'en aller, je ne le veux pas, où tu vis, je veux vivre ; le passé n'existe plus et je ne veux attendre mon bonheur que de toi, dans l'avenir. »

Le soir même, en présence de toute la nation, Romain Leroy épousait l'Aurore, fille de Mataza.

Dans la tribu, on considéra cette alliance comme un événement heureux, car le nouvel époux avait déjà su conquérir l'affection des sauvages.

Et des jours heureux coulèrent pour le jeune ménage.

Romain s'enivrait de liberté dans la forêt clémente et sans préjugé et si, parfois, son esprit s'abandonnait à la douceur berceuse d'un lointain souvenir, il n'en gardait aucune mélancolie.

C'était l'été, de la terre il montait des tiédeurs parfumées et les oiseaux, au bord des nids, gazouillaient des propos d'amour.

Romain sortit du village, accompagné de deux jeunes sauvages, Le Pied Léger et l'Œil de Corbeau, pour une chasse matinale.

Ses compagnons revinrent seuls et racontèrent que le visage pâle les avait quittés pour retourner vers les siens.

— « Malheur à celui qui trahit ma confiance, s'écria Mataza, ivre de fureur. Si Le Pied Léger a dit la vérité, mon bras vengeur s'étendra sur le visage pâle, mais si le mensonge vient sur les lèvres du Pied Léger, pour cacher une mauvaise action, il connaîtra tout le poids de ma vengeance. »

Mais le Sauvage jura qu'il avait dit la vérité et son camarade confirma ses dires.

Cela causa une véritable panique dans la tribu, qui avait donné sa confiance au jeune Français.

La pauvre Aurore, portant dans son sein le fruit de son amour, songeait avec horreur à la hideur de son abandon. Elle ne pouvait croire à la déloyauté de son mari, et sans plus oser l'avouer, elle l'attendait encore. Les jeunes gens de la nation qu'elle avait refusés pour épouser le visage pâle, ne manquaient point de lui répéter qu'il s'était dégoûté de son amour, qu'il avait été repris par le souvenir irrésistible des femmes de sa race et qu'il avait brisé à jamais une union, qui n'avait été pour lui qu'un divertissement.

Cette fille des forêts n'avait jamais vu de femmes blanches et un de ses anciens courtisans, qui avait été jusqu'à Montréal, lui parlait obstinément de ces femmes dont la peau était comme les pétales des fleurs et les yeux attirants comme la mer.

Alors, la jalousie la mordait sauvagement au cœur et elle formait des desseins cruels. Mais, quand elle se retrouvait seule dans la solitude, que Romain lui avait appris à aimer, elle ne voulait plus douter de lui et se jurait de l'attendre toujours.

Mataza, humilié de l'abandon de sa fille et furieux d'avoir été victime de la finesse de l'étranger, préparait sa vengeance. Il organisa une expédition ayant pour but de détruire le fort de Toronto, où il croyait que son gendre s'était réfugié.

Le Pied Léger se posa de nouveau comme prétendant à la main de l'Aurore, qui l'avait déjà refusé, mais qu'il n'avait pas cessé d'aimer.

Ce jeune guerrier était considéré comme un parti avantageux dans la tribu et cette fois, Mataza imposa sa volonté.

L'Aurore fut simplement avertie que le lendemain même, avant le départ des guerriers pour l'expédition contre les Fran-

çais, elle devrait épouser le gendre que son père s'était choisi.

La jeune femme ne se révolta point, elle n'implora pas davantage, elle ne pleura même pas.

Mais le lendemain matin, on la chercha en vain dans le village. Elle avait fui.

La forêt toute blanche avait l'air d'une morte sous son linceul et la nuit, la nuit discrète et complice épandait sur cette solitude le mystère inquiétant de l'ombre.

Se glissant entre les arbres, craintive et prudente, une femme bravait l'horreur des ténèbres et le danger des rencontres redoutables.

Et pendant deux jours et deux nuits l'Aurore marcha ainsi, héroïque et infatiguable, se reposant à peine quelques heures dans un trou de neige, pour aller prévenir les Français des mauvais desseins de ses compatriotes. Elle arriva au fort épuisée de fatigue et de privation.

Quand elle eut constaté que son mari ne s'y trouvait pas, le désespoir de la malheureuse fut épouvantable.

Àcause de son état de santé et parce que sa mission pouvait désormais la rendre suspecte à ceux de sa race, on décida de la garder au fort. L'expédition commandée par Mataza s'approcha de Toronto, mais constatant que les occupants étaient sur leurs gardes, les Sauvages n'osèrent pas risquer une attaque et s'en retournèrent sans avoir rien fait.

Un Missionnaire qui se dirigeait vers le pays des Sauteux rencontra dans la forêt un homme qui suivait le même chemin que

lui.

En se reconnaissant les deux voyageurs eurent une exclamation de joie, car ils étaient compatriotes. Le nouveau venu n'était autre que Romain Leroy, qui s'en revenait vers son foyer rustique.

En route, il raconta au religieux ce qui lui était arrivé :

« Je m'étais aventuré dans la forêt avec deux jeunes gens de la nation des Sauteux. M'étant élancé à la poursuite d'un chevreuil, l'excitation de la chasse m'empêcha de considérer que je m'étais éloigné de mes camarades et que des Iroquois avaient été vus, peu de temps auparavant, rôdant non loin de notre territoire.

Lorsque je fis cette réflexion, je n'eus pas le temps de mettre à profit la pensée de prudence qu'elle me suggéra, car trois robustes sauvages se jetèrent sur moi et, en un instant, me ligotèrent et m'emportèrent vers le poste anglais. Cette constatation me rassura, car je compris que j'étais un gibier qu'on était venu chasser pour le compte de nos ennemis. Je ne devinais pas ce que me voulaient les gens du sieur Burnett, mais je pouvais être assuré, au moins, qu'ils ne convoitaient pas ma chair pour en faire un plat du dimanche. Cela suffit à me rasséréner, car tant qu'il y a vie, il y a espoir, et j'étais bien décidé à ne pas prendre racine chez les Anglais.

Ceux-ci étaient renseignés sur mes faits et gestes ; ils avaient compris le rôle que j'étais venu jouer chez nos alliés et avaient pensé que le plus sûr moyen d'y mettre un terme était de m'enlever de la place.

Je trouvai au poste d'Oswégo un de mes cousins maternels, qui, étant officier, avait été l'instigateur de la petite tragédie dont j'étais l'objet. Il avait pensé que notre parenté et beaucoup d'alléchantes promesses me feraient changer d'allégeance. Et le brave garçon voulait mettre au profit du commerce anglais ma connaissance des langues sauvages.

J'ai été traité avec considération et, tout en étant l'objet d'une active surveillance, je jouissais d'une liberté relative, que j'ai su mettre à profit, comme vous pouvez le voir.

Je me gardai bien de découvrir mon jeu, je laissai croire à mes capteurs tout ce qu'ils avaient besoin de croire, en vue de faciliter l'évasion que je préméditais. Et je puis me vanter de leur avoir causé un rude désappointement, quand ils auront constaté mon départ. Mon aimable cousin croyait m'avoir converti à la trahison.

Mais j'ai laissé dans la bourgade des Sauteux une petite épouse indienne qui a dû pleurer toutes les larmes de ses yeux en attendant mon retour. Et puis, j'enrageais, en pensant à l'effet désastreux que mon absence inexpliquée pouvait avoir sur nos relations avec nos sauvages alliés. Je connais si bien leur caractère soupçonneux. Et je les sais capable de venger sur tous la trahison d'un seul.

La fête de Noël, avec la complicité du vin français, m'a fourni l'occasion que je guettais depuis longtemps.

On avait fait des provisions, afin de célébrer dignement cette fête au fort d'Oswégo, où les distractions ne sont pas communes. Mais ces gens assoiffés n'ont pas su résister à la physionomie engageante d'un plein baril de vin. Ils ont voulu anticiper. Et je ne

vous cache point que je me suis employé à aiguiser la tentation, en vantant l'arôme et en exaltant les qualités de la divine liqueur. Hier soir, le vin coula si abondamment dans ces gosiers profanes, qu'après quelques heures, tous les buveurs étaient endormis ; il ne restait pas un homme éveillé pour donner l'alarme. C'était ce que j'attendais. Maintenant, je ne crains plus d'être repris. »

Àson arrivée dans la bourgade des Sauteux, Romain fit l'effet d'un revenant, tant on avait désespéré de le revoir.

En apprenant la disparition de sa femme et le départ de Mataza pour le fort de Toronto, Leroy décida de s'y rendre immédiatement, afin de prévenir l'attaque, s'il en était encore temps, mais aussi dans l'espérance que l'Aurore était allée le chercher de ce côté et qu'il la retrouverait. Il arriva au fort le matin de Noël.

On ne décrit pas un bonheur comme celui de l'Aurore en revoyant son mari. Elle dit simplement en se jetant dans ses bras : « Je savais que tu reviendrais ; la voix mystérieuse qui m'annonçait ta venue, quand je ne t'avais jamais vu, me prédisait ton retour. Je savais bien que tu n'avais pas trahi »

Quelques heures plus tard, Romain, tenant un bébé dans ses bras, appela ses camarades et leur dit : « C'est une fille, vous êtes tous parrains et c'est Noëla qu'on l'appelle. »

04

La nuit s'annonçait splendide, dans les solitudes de la Nouvelle-France, le vingt-quatre décembre mil six cent dix-huit. La lune, toute ronde, épandait sur la neige une teinte bleutée, piquée de

diamants, sur laquelle se dessinaient, en noir, les ombres altières des pins géants et les squelettes découronnés des érables. Rien ne remuait : la forêt semblait dormir et le ciel veiller sur son sommeil. Les arbres, immobiles, avaient l'air de sentinelles en faction, et le vent soufflait tout bas, comme retenant son haleine. Mais cette sérénité n'était que répit : un temps d'arrêt avant une rapide chevauchée.

Soudain, l'air apporta un ronflement assourdi, les rameaux frissonnèrent, en s'inclinant tous du même côté, comme pour saluer au prélude d'une danse ; un tourbillon passa, refoulant une vague ouateuse et scintillante sur la blancheur immaculée. La forêt s'éveillait ; elle repoussait sa couverture et sortait de sa couche. La bise claironna dans les branches agitées de toutes parts. En un instant, l'épouvantable saturnale avait succédé à la tranquillité grandiose. Pour ne plus voir, la lune s'enveloppa d'un épais voile gris.

Àce moment, deux hommes débouchèrent au tournant d'une clairière. Ils portaient le pittoresque costume des coureurs de bois. Leurs raquettes marquaient sur la neige un motif de broderie, que la rafale aussitôt effaçait, et dans l'atmosphère embuée leurs silhouettes imprécises et mouvantes avaient une allure fantastique.

— « Le vent a changé », dit l'un des voyageurs, en s'arrêtant pour respirer longuement. « Mieux vaut, je pense, nous installer immédiatement et laisser passer cette bourrasque. D'ailleurs, je crois bien que nous avons perdu notre chemin, car à l'heure qu'il est, nous devrions être rendus à la bourgade des Hurons. »

— « C'est aussi mon idée », reprit son compagnon ; « mais pour ce que cela est gai de passer la veillée de Noël blotti dans un trou de neige, j'aime autant différer un peu ce plaisir. Marchons, au moins, tant que nous pourrons suivre un sentier. Quelle fatalité que ce contretemps ; voilà ma petite célébration manquée. Je me proposais trop de plaisir à faire cette bonne surprise au Père Joseph. Le sort en est jeté, maintenant, le vin sera en retard et nous n'aurons pas de réveillon ».

— « Ah ! bien, mon ami, si c'est la cave du Père Le Caron qui excite tes regrets, tu peux te consoler ; je parierais que le pauvre récollet boit en ce moment de la neige fondue… Et quant au réveillon… la sagamité n'est pas meilleure, le jour de Noël. »

— « Oh ! oh ! répartit le premier, d'une voix goguenarde, le vin n'est pas chez les Pères, mais dans mon bagage. Depuis deux mois, j'ai trimballé deux précieuses bouteilles avec autant de soin que tu aurais gardé une sainte relique. »

— « À ton air suffisant, j'aurais dû me douter que tu portais un trésor, » riposta son camarade, railleur.

— « Je les ai achetées à Québec ; elles m'ont coûté de belles peaux de castor, mais je veux prouver au Père Joseph que je n'ai pas oublié ses soins. Sans lui, je serais, depuis trois ans, avec mes aïeux. Tu te rappelles cette flèche qu'un Sauvage m'avait traîtreusement tirée dans le cou ?… J'avais pris froid, et la gangrène s'était mise de la partie. Dévoré de fièvre, j'arrivai à la bourgade des Hurons. Et pendant quinze jours, le Père Le Caron me soigna comme un enfant ; si bien qu'au bout de ce temps, il ne me restait plus que la cicatrice que j'ai encore. Quand j'y pose le doigt, je me dis : « Mon garçon, tu as eu de la chance de rencontrer un bon

religieux, avec sa petite trousse et son grand cœur, car sans cela le chiendent aurait déjà poussé sur ta tombe. »

— « Le bon Père appréciera ton attention, je n'en doute pas, mais je ne répondrais point qu'il se régalera de ton cadeau. »

— « Que veux-tu dire ? Oserais-tu prétendre qu'un homme de la valeur du Père Le Caron n'aimerait pas le vin ? Du vin de chez nous, du vin de France… »

— « Je ne dis pas cela, et je sais que le Père Le Caron est un héros, dont le nom passera dans l'histoire ; mais s'il se trouve dans la bourgade, un sauvage malade, ayant besoin d'un cordial, notre vénérable ami ne se fera nul scrupule de verser ta fine liqueur dans ce gosier profane. »

— « Hein !… j'aurais donné douze peaux de castor et porté ces bouteilles sur mon dos pendant des semaines, pour régaler un vulgaire sauvage ?… Ne dis pas de ces bêtises, Thomas, car je serais tenté de jeter les bouteilles dans la neige. »

— « C'est cela qui en serait une bêtise, Maxime ; à la moindre tentation de ce genre, préviens moi et je mettrai ton vin en sûreté dans mon coffre », répartit Thomas, en se frottant la poitrine.

Tout en devisant, les deux amis avaient fait un bon bout de chemin. Ils eurent une exclamation joyeuse : « Du feu, là-bas ! un campement ! »

— « Nous aurons de la compagnie pour la veillée de Noël, » ajouta Maxime.

— « Oui, et si l'on ne nous mange, nous mangerons » conclut Thomas. « Quels oiseaux sont nichés là, nous ne savons. Mais si

nous n'avons pas trop dévié de notre route, ce doit être une bande de Hurons revenant de la chasse. Je le souhaite de tout cœur. »

Quelques instants après, les Français arrivèrent au campement, où, selon le vœu de Thomas, ils trouvèrent des Hurons. Ceux-ci revenaient de la chasse et s'étaient arrêtés à cause d'une femme malade, qui accompagnait son mari.

Étendue auprès du feu, la pauvrette était secouée de frissons périodiques, qui la rejetaient anéantie sur la peau d'ours servant de matelas.

Maxime et Thomas l'aperçurent en entrant dans la cabane.

— « Ma sœur est malade ? » demanda le premier, en huron.

— « Oh ! oui, bien malade », répondit-elle ; « j'ai froid, j'ai froid… »

Ses compagnons expliquèrent qu'ils avaient épuisé les jongleries ordinaires pour la guérir, mais que toutes étaient restées sans effet. Les coureurs de bois s'assirent auprès du feu. Maxime regardait avec compassion la pauvre femme, qui grelottait sur sa fourrure.

— « Dis donc, Thomas, crois-tu que quelques lampées de bon vin pourraient soulager cette malheureuse ?… »

— « Dans tous les cas, cela ne saurait pas lui faire de mal. Mais songerais-tu déjà à sacrifier tes précieuses bouteilles ?… Et le Père Joseph ?… Et la surprise que tu lui réservais ?… »

— « C'est vrai, mais je sais bien que s'il était ici… »

— « Tu as raison », interrompit son camarade, « un peu de vin chaud réconforterait la pauvre femme. »

Maxime tira de son sac l'une de ses bouteilles, versa une partie de son contenu dans une petite tasse de fer blanc, qu'il portait à la ceinture, le fit chauffer au bûcher et le présenta tout fumant à la sauvagesse, qui but avidement.

Quelques instants plus tard, une transpiration abondante s'établit, et la malade dit à Maxime :

« Vois, cette liqueur de vie a fondu la glace de ma chair, donne-m'en encore. » Le coureur de bois vida le reste de la bouteille, le fit chauffer, comme la première fois, et le tendit à la Huronne, qui bientôt s'endormit d'un sommeil reposant.

Les Sauvages émerveillés de ce changement subit, en témoignaient leur étonnement et leur gratitude. Ils invitèrent les Français à la régalade. Maxime et Thomas réveillonnèrent de poisson bouilli, de pain de maïs et d'un morceau de chevreuil grillé. Le tout arrosé de belle eau claire.

Après ce repas substantiel, on alluma les calumets.

Thomas, qui se faisait volontiers catéchiste, entreprit de raconter aux Sauvages, dans leur langue, le poétique mystère de Noël, la vie du Christ et la religion de paix qu'il est venu enseigner aux hommes.

Les Hurons écoutaient en silence, quelques-uns paraissaient intéressés ; mais l'Achigan, mari de la malade, était visiblement ému. Cependant, lorsque l'orateur se tut, ses auditeurs, sans faire de commentaires, s'enveloppèrent dans leurs manteaux de fourrure, pour dormir.

Maxime, qui ne partageait pas les idées apostoliques de son compatriote, lui dit, en s'étendant à côté de lui pour la nuit :

« Tu as une fois de plus prêché dans le désert, incorrigible parleur ; je tombe de sommeil et j'aurais volontiers coupé ton histoire en deux. D'ailleurs, pour ce qu'elle a paru intéresser tes auditeurs, tu aurais eu plus de mérite à te taire et me laisser dormir, puisque nous devons repartir dès l'aurore. »

— « Eh bien, dors maintenant, répondit Thomas, d'un ton bourru et ne radote plus tout haut, afin que je dorme, à mon tour. »

Fatigués par une longue marche, les Français ne s'éveillèrent qu'au matin. La malade était debout et vaillante, quoique faible encore.

La forêt avait repris son aspect de calme et imposante grandeur. Le soleil jetait sur la neige un poudroiement d'or, qui éblouissait ; le firmament était limpide et uniformément argenté. L'émouvante tarentelle était finie.

Les Sauvages levèrent le camp et vers midi, toute la troupe arrivait à la bourgade des Hurons. Les coureurs de bois s'arrêtèrent un peu en deçà, dans la cabane des Récollets.

Le Père Joseph s'y trouvait. Il reçut ses compatriotes avec effusion puis, après les compliments de bienvenus, les invita à partager son pauvre dîner.

C'était un maigre repas de Noël, en effet, qu'une chaudronnée de sagamité. Mais Thomas y ajouta quelques oiseaux, qu'il avait tués en route, et Maxime offrit la bouteille qui lui restait en disant : « Elles étaient deux sœurs jumelles, parties de Québec à

votre intention, mais l'une d'elles s'est fourboyée en route, dans le gosier d'une sauvagesse malade. » Il raconta simplement le fait.

— « Vous êtes un brave cœur, » dit le Père Joseph.

Au fond des bois sauvages, dans une misérable cabane d'écorce, ces trois Français eurent une heure de franche gaieté. Le vin était un événement, il fut proclamé excellent.

Le Père Le Caron dit à Maxime :

« Il est bon, mais des deux bouteilles, celle qui me fait plus de bien au cœur, c'est l'autre. »

— « Je savais que vous le jugeriez ainsi, et je n'ai pas voulu manquer de vous offrir pour vos étrennes cette bonne action. »

— « C'est un cadeau que j'apprécie fort, » répliqua le religieux ému. À ce moment, la porte de la cabane s'ouvrit sans bruit et l'Achigan se glissa doucement à l'intérieur. Il s'assit sur ses talons, resta quelques minutes silencieux, puis, s'adressant au Père, en lui montrant Thomas : « Mon frère pâle a raconté cette nuit une merveilleuse histoire. J'en suis ému encore et je viens te demander si tu veux m'enseigner cette religion, qui fait de vous des hommes meilleurs que nous. »

— « Ah ! de tout mon cœur, répondit le Récollet, en l'embrassant.

Et, tendant la main à Thomas, il lui dit :

— « Vous aussi, mon ami, vous me donnez de belles étrennes. »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/C%C5%93ur_de_Rose_et_Fleur_-de_Sang. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.